

À la découverte de l'horlogerie russe (première partie)



PAR HERVÉ GALLET

Modifié le 13/12/2019 à 02:21 - Publié le 11/12/2019 à 16:24

Autrefois prospère, l'horlogerie russe ne subsiste plus qu'au travers de rares manufactures qui rendent au mot

« artisanat » toute sa noblesse.

Lorsqu'il est question de montres, les regards se tournent instantanément vers la Suisse, véritable pôle magnétique en ce domaine. Si le Japon et l'Allemagne font également figure de points cardinaux, la France continue d'exister sur la carte du temps grâce essentiellement à de jeunes entrepreneurs ambitieux. Cela est moins connu, mais il existe des marques natives d'Angleterre, de Belgique, des Pays-Bas, de Finlande ou d'Australie. Et l'on ignore souvent qu'un autre pays dispose d'une

grande tradition horlogère : la Russie. Pour savoir si ce passé a encore un présent (et peut-être un futur), nous avons pris la direction de l'est, avec une première escale à Moscou.



Chez Poljot, nous avons rendez-vous avec l'Histoire. Au firmament lors des années 1960 au sein de « l'Usine horlogère moscovite numéro 1 », la manufacture ne produit plus vraiment de montres depuis une dizaine d'années, réservant sa créativité à la fabrication de cadrans « décorés » de logos, emblèmes et portraits en tout genre pour des modèles bon marché. En revanche, ses ateliers bruissent de l'activité de quelque 80 personnes réalisant de très beaux chronomètres de bord à mouvement mécanique, montés sur cardans. Signés « Moscow Watch Manufacture », environ cent de ces garde-temps, dont la présence est obligatoire à bord des navires de la marine russe, sortent chaque année des ateliers moscovites.

Un Russe primé à Genève

Rendre visite à Konstantin Chaykin nous fait changer d'univers. C'est dans un petit immeuble moderne situé dans un quartier excentré de Moscou qu'exerce celui qui a reçu l'an dernier un Grand Prix d'horlogerie de Genève (en catégorie « Audace » !). Totalement autodidacte, ce quadragénaire entouré d'une vingtaine de collaborateurs est le père de la Joker, un modèle à tête de clown très prisé des collectionneurs. Concepteur de pendules formidablement compliquées et de montres remarquables par leur inventivité, Konstantin Chaykin travaille actuellement sur un garde-temps indiquant en parallèle l'heure terrestre et l'heure martienne, qu'il aimerait voir être porté par le premier homme qui posera un jour le pied sur la planète rouge. Mais pour entrer véritablement en contact avec la tradition horlogère russe, il nous faut quitter Moscou et nous rendre à Saint-Pétersbourg, là où est implantée la manufacture Raketa. Ou plutôt à Petrodvorests, à quelques encablures de l'ancienne capitale impériale.

Une manufacture fondée en 1721

Si les Russes connaissent encore cette marque (tout comme les amateurs occidentaux éclairés), c'est parce que la manufacture a produit jusqu'à six millions



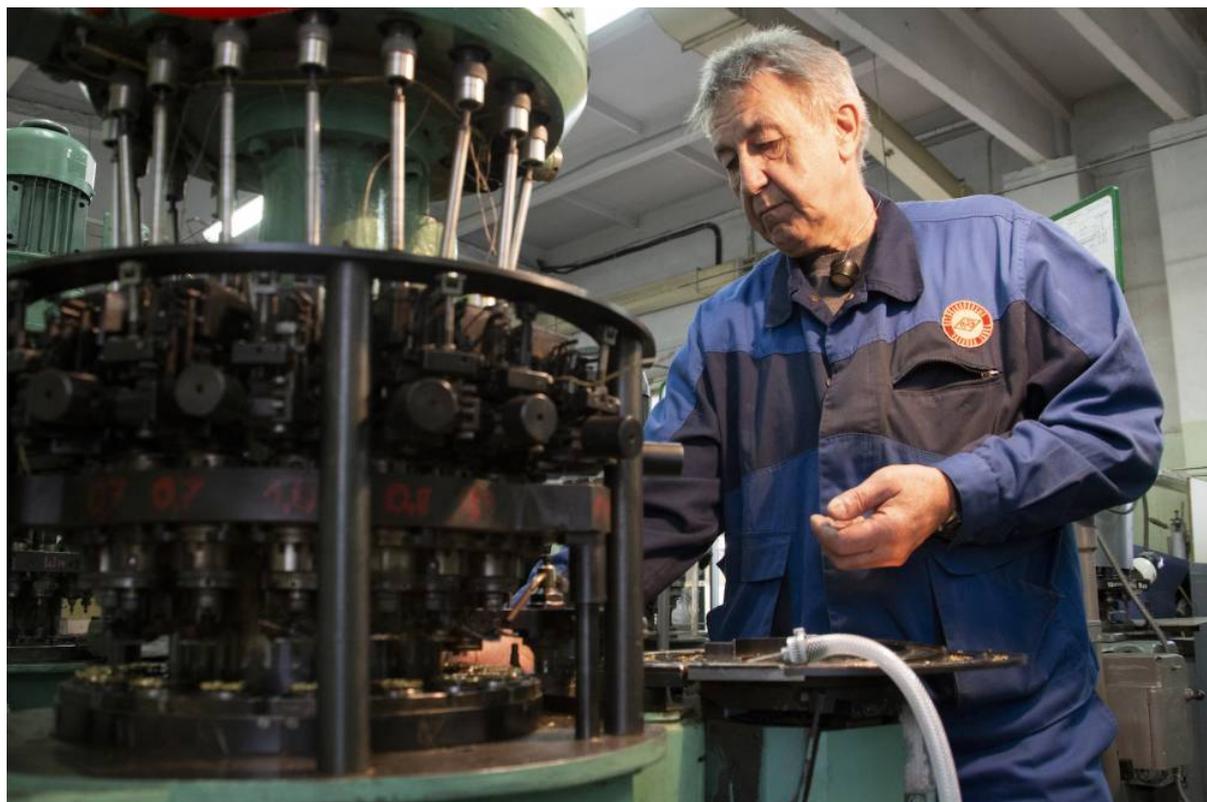
de montres par an, compté 8 000 employés et créé 3 000 modèles différents exportés dans 38 pays. Mais ça,

c'était « avant ». Avant l'effondrement de l'Union soviétique au début des années 1990. En 2006, les vingt derniers membres du personnel, sexagénaires pour la plupart, déménagèrent les ultimes machines afin de les soustraire à la casse et les réinstallèrent dans un petit bâtiment d'un autre temps en bordure d'un terrain vague. Pour eux, il était impensable de laisser disparaître Raketa. Pourquoi un tel acharnement ? Tout simplement parce que cette marque est l'héritière de la plus ancienne entreprise officiellement créée en Russie.

Fondée en 1721 à la demande du tsar Pierre le Grand, la manufacture impériale de Peterhof se consacra initialement à la taille de pierres décoratives, du marbre au diamant. Une spécialisation qui lui valut de produire à partir de 1938 les rubis nécessaires aux mouvements horlogers. Des rubis aux montres complètes, il n'y avait qu'un (grand) pas qui fut franchi en 1945 avec la création, sur décision du Kremlin, de la marque horlogère Pobeda (« victoire », en russe). Ce fut un autre événement majeur de l'histoire soviétique qui conduisit à la naissance en 1961 d'une seconde marque, baptisée cette fois Raketa (fusée) pour célébrer l'exploit de Youri Gagarine, premier homme à avoir effectué un vol dans l'espace cette année-là.

Pendant près de trente ans, l'entreprise ne cessa de se développer, produisant notamment des montres qui accompagnèrent les cosmonautes, les explorateurs polaires et les athlètes olympiques. Au point de recevoir en 1971 l'une des plus hautes décorations civiles soviétiques, l'Ordre du drapeau rouge du travail. À Petrodvorests (version russifiée de Peterhof), Raketa constituait alors un géant industriel, véritable ville dans la ville avec ses commerces, ses structures scolaires, son hôpital, son stade, son orchestre symphonique et même un hymne à la gloire de l'entreprise. Tout s'effondra en même temps que l'URSS. Mais la vingtaine d'irréductibles, sous la conduite de leur directeur, Anatoly Cherdantsev, poursuivit

vaille que vaille les activités de Raketa. Et c'est dans des ateliers sans chauffage, par - 10 °C, les mains protégées par des gants, qu'une poignée d'horlogers continua d'assembler des mouvements.



Un tel acharnement, aussi courageux soit-il, n'aurait pu prolonger bien longtemps la survie de Raketa si deux investisseurs, Jacques von Polier et David Henderson-Stewart, ne s'étaient pas penchés sur son sort en 2011. Ce dernier, un Franco-Néo-Zélandais d'ascendance russe, continue aujourd'hui de consacrer tout son temps et ses ressources à la marque. Cette année, la centaine d'employés aura produit quelque 5 500 montres, toutes animées par un mouvement mécanique intégralement fabriqué au sein des ateliers, y compris le sacro-saint spiral, ce qui en fait quasiment une exception mondiale ! Une visite s'imposait donc à la manufacture et nous nous sommes ainsi retrouvés un matin face à une petite porte noire percée dans un mur de briques défraîchi et surmontée d'un panneau « Raketa Russian Manufactured ». Nous n'avions aucune idée du choc qui nous attendait...